



Greg Olear

TOTALLY
KILLER

Roman

Traduit de l'américain
par François Happe



Gallmeister





Collection AMERICANA
dirigée par Philippe Beyvin



Titre original :
Totally Killer

Copyright © 2009 by Greg Olear
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2011
pour la traduction française

ISBN 978-2-35178-040-4
ISSN 1956-0982





Pour Stephanie



maxell

XLII

POSITION IEC TYPE II • HIGH (CrO₂)

XLII

TODD'S TOTALLY KILLER MIX (FOR TAYLOR)

XLII

A DATE 11/2/91 N.R. OYES ONO

B DATE N.R. OYES ONO

SHINY HAPPY PEOPLE / REM

MIA LULPA / ENIGMA

GIVE IT AWAY / RID HOT CHILI PEPPERS

CONNA MAKE YOU

(I DON'T WANT TO GO TO) CHLISSE

SWEAT / CTC MUSIL FACTORY

ELVIS COSTELLO

OPP / NAUGHTY BY NATURE

LITHIUM / NIRVANA

LOVE HER MADLY / DOORS

LORRELI / THE POGUES

HYY HYY WHAT CAN I DO /

CARELESS MEMORIES / PURAN

KID ZIPPELIN

FIMME FATALE / VELVET UNDERGROUND

ADD IT UP / VIVIENT FIMMES

EVERYBODY KNOWS / CONCRETE BLONDE

JANE SAYS / JANE'S ADDICTION

HEAVEN KNOWS I'M MISERABLE

NUMBER RAIN / GNR

NOW / THE SMITHS

COLD ETMUL / ALICE COOPER

ALL I WANT IS YOU / U2



Prologue

JE N'AI JAMAIS AIMÉ TAYLOR SCHMIDT. Malgré tout ce que vous avez pu entendre dire.

L'amour est quelque chose de plus pur que cet alliage brut de désir, de fascination et de pitié dont étaient faits mes sentiments à son égard. On ne peut pas transformer les métaux vils en or, tout brillants qu'ils puissent être.

Cela dit, à défaut de jamais la pardonner, je peux comprendre une telle confusion. Il faut dire qu'elle me faisait sacrément bander. Même encore aujourd'hui, et ça fait dix-huit ans qu'elle est morte.

Une fois dans votre existence, si vous avez de la chance, vous rencontrez la femme de votre vie. Taylor Schmidt était de ce genre-là. Chez cette nana, les phéromones suintaient de partout. Elle était le sexe incarné. Et pas seulement pour moi. Tous ceux qui la rencontraient avaient envie de coucher avec elle. Tous ceux *et toutes celles*, pas seulement les mecs.

Avec le temps, c'était devenu un fardeau pour elle, comme si son incroyable sex-appeal était une difformité grotesque – un groin, un bec-de-lièvre, une tache de vin sur la joue. Elle s'en plaignait tout le temps. Sa situation faisait penser à un de ces mythes grecs qui se terminent de façon ironique : la fille n'est pas terrible, elle aimerait bien être très belle, elle devient si attirante qu'il lui est impossible d'avoir une relation non sexuelle avec qui que ce soit. Les hommes désirent son corps. Les femmes désirent son corps ou bien détestent la rivale qu'elles voient en elle, ou les deux. Elle est coincée. C'est la reine Midas, et son or, c'est le sexe.

Je m'embrouille un peu dans mes métaphores métalliques, mais vous voyez ce que je veux dire. Les mecs ne pensaient qu'à la tringler, c'est ça le point essentiel, et la plupart du temps, elle satisfaisait leur envie. Elle



TOTALLY KILLER

cédaient à leur désir. Passivement, mais imprudemment et sans retenue (et parfois même, paraît-il, pour de l'argent). Était-elle nympho ? Cela dépend de votre définition de ce mot. Ce que Freud considérerait comme de la nymphomanie et ce qu'un type bourré dans un bar appellerait nymphomanie sont deux choses très différentes. Moi, je pense que lui coller cette étiquette sur le dos n'est qu'une échappatoire. Les nymphos sont des filles faciles, non ? Et Taylor n'était pas une fille facile. Dans sa trop courte vie, elle a eu soixante-dix-huit amants – je le sais parce qu'elle tenait une liste détaillée de tous ses partenaires sexuels, comprenant des noms de toutes origines ethniques, tracés dans des encres de différentes couleurs, avec des petits cœurs mal formés à la place des points sur les i –, mais elle n'était pas une fille facile. Elle avait des critères. Elle se refusait à des tas d'hommes, tout le temps. Elle se refusait à moi tout le temps. Enfin, presque tout le temps. Elle se refusait à moi parce qu'elle m'aimait bien. En tout cas, c'est ce qu'elle me disait.

Taylor était ma colocataire. Plus tard, elle est devenue un peu plus que ça, mais c'est ainsi que tout a commencé.

Elle a emménagé le jour de la fête nationale, le 4 juillet 1991. Pour replacer les choses dans leur contexte historique, c'était juste après la dissolution du Pacte de Varsovie, lors d'une réunion de pure formalité à Prague, et celle de ma relation avec Laura Horowitz après un an de vie commune, lors d'une réunion de pure formalité dans notre appartement.

— J'aime quelqu'un d'autre, m'expliqua ma future ex-petite amie, avant de récupérer les affaires qu'elle n'avait pas encore entassées dans ses valises et de filer à Brooklyn Heights en compagnie de ce Quelqu'un d'Autre, un avocat travaillant au service d'aide judiciaire nommé Chet.

Les répercussions de cette séparation ne se limitaient pas à mon cœur brisé et à mon orgueil blessé. Vous voyez, Laura et moi vivions ensemble et nous étions, pour reprendre l'expression alors courante de Tama Janowitz, des "esclaves de New York". Le salaire de misère que je touchais en tant que documentaliste chez API ne suffisait pas à couvrir mon loyer de huit cents dollars. J'avais le choix entre déménager et trouver quelqu'un pour occuper la seconde chambre ; mais quoi que je fasse, il fallait le faire illico. Une connaissance au boulot, un photographe correspondant nommé Jason Hanson qui connaissait

PROLOGUE

Taylor Schmidt depuis le lycée, lui a dit de venir me voir. Me voir moi, et mon appart de la 9^e Rue Est, un deux pièces petit mais impec.

Arrivant tout droit de Warrensburg dans le Missouri, elle est apparue comme par magie sur le pas de ma porte (ou sur mon perron, pour ainsi dire), avec deux valises, un sac à dos gigantesque, une réserve d'antidépresseurs pour un mois et cinq billets de cent dollars tout froissés, fourrés dans la poche de devant de sa minijupe en jean rose.

Quand j'ai ouvert la porte pour la laisser entrer, je me suis pincé. Vraiment. Jason ne m'avait pas prévenu. Son rimmel avait coulé, elle était complètement décoiffée, elle avait des cernes noirs sous les yeux, mais tandis que je regardais Taylor croiser et décroiser ses jambes bronzées sur mon canapé en vinyle déchiré, je ne pouvais pas m'empêcher de penser que j'avais follement envie d'elle, que sa présence dans ma salle de séjour était un coup de chance inespéré, et que le départ de Laura et toute cette histoire pourraient bien connaître une fin heureuse, après tout.

Pas de doute, la configuration astrale me semblait totalement favorable. Imaginez un peu : si Laura n'avait pas rencontré Chet la seule fois où ses collègues ont réussi à l'entraîner boire un verre dans ce bar... si c'était *moi* qui avais quitté l'appartement... si Taylor avait choisi le Los Angeles de *Moins que zéro* plutôt que le New York de *Bright Lights, Big City*... Mais la vie est ainsi faite. Une série de zigzags qui se termine exactement comme ça. Comment aurais-je pu ne pas croire au destin ? Certaines choses, de toute évidence, devaient arriver.

— C'est tout ce que j'ai comme argent, me dit-elle en sortant ses billets froissés pour les poser sur ma cantine qui faisait office de table basse. Si c'est possible, je pourrais te payer dans quelques semaines, tu vois, quand j'aurai trouvé du boulot.

— C'est parfait, répondis-je, malgré le fait que ça signifiait que j'allais devoir me priver. (Je me disais que mon investissement me rapporterait gros au bout du compte. Si aucun de nous deux n'avait d'argent, il tombait sous le sens que nous passerions davantage de temps dans l'appartement, juste elle et moi.) Tu me paieras quand tu pourras.

Taylor me gratifia d'un sourire qui me toucha au niveau moléculaire.

— Merci, Todd. Jason m'a dit que tu étais un chic type. Il ne m'a pas menti.

Un chic type – on pouvait rêver mieux comme objectif que se montrer digne de ce qualificatif ! De manière on ne peut plus

TOTALLY KILLER

appropriée, en juillet 1991 le titre de Bryan Adams (*Everything I Do I Do it For You*) réalisa les meilleures ventes de single depuis *We Are the World* – c'était exactement la chanson qui convenait à ma situation. Au cours des six semaines qui suivirent, je fus, pour l'essentiel, son assistant personnel bénévole. J'en fis des tonnes. Je parcourus tout l'East Village à la recherche d'objets mis au rebut pour meubler sa chambre. Je l'emmenai acheter des vêtements chez A&S Plaza (ici, on prononce A&S comme le mot "anus"). Je préparais le dîner presque tous les soirs, et les rares fois où on sortait, c'était moi qui payais. Je passais en revue les offres d'emploi du *Times* tous les matins avec un surligneur rose pendant qu'elle dormait encore, pelotonnée sur son futon sous un collage de pubs Absolut Vodka. Je la laissai utiliser ma télé, ma platine cassette, et mon téléphone. Je lui conseillai les bars sympas (Chez Phoebe, Chez Peggy Sue, le Pyramid Club, et le Save the Robot, pour ceux qui avaient le courage de relever le défi des seringues cassées, sur le coup de quatre heures du matin, en se rendant jusqu'à l'Avenue D.). Et qu'est-ce que j'ai récolté pour tous mes efforts ? À part le plaisir d'être en sa compagnie – et le plaisir corollaire d'être *vu* en sa compagnie – que dalle. Mon chat s'est mis à dormir avec elle, mais moi ? Non, Monsieur. Je n'ai même jamais essayé de la draguer. Pas une seule fois. Le meilleur moyen de séduire une femme aussi canon, c'est de faire comme si vous étiez insensible à ses charmes et de la laisser venir à vous. Enfin, c'est comme ça que je raisonnais. Je n'ai jamais été très bon avec les femmes.

Le plus marrant, c'est que, en soi, Taylor n'était pas si canon que ça. Elle était peut-être canon pour le Missouri, mais pas pour New York. Elle avait des défauts. Des tas de défauts. Le plus frappant, c'était cette bosse sur un nez déjà plutôt proéminent, qui faisait penser à Streisand, ou à Jennifer Grey avant sa rhinoplastie. Elle avait des jambes trop courtes et une peau trop grasse. Contrairement à ce qu'on a souvent entendu dire, elle n'était même pas blonde ; ses cheveux étaient châtain lavasse et elle les portait longs, avec une frange irrégulière. En plus, elle s'habillait comme si elle était Molly Ringwald et qu'on était encore en 1985 : épaules rembourrées, rouge à lèvres brillant, boucles d'oreilles gigantesques, et du rose. Tout était rose.

Si vous tombiez sur sa photo en feuilletant l'album des étudiants de première année (celle qu'ils ont utilisée dans les journaux, généralement),

PROLOGUE

vous tourneriez probablement la page sans même y prêter attention. Mais bon, que peut-on apprendre d'un instantané ? C'est exactement comme si vous regardiez un portrait de Lucrèce Borgia ou un buste en marbre de l'impératrice Livia. De sacrées nanas, toutes les deux, mais c'est impossible à deviner à partir des descriptions existantes. En ce qui concerne Taylor, même chose. Pour apprécier cette fille, pour vraiment tomber sous son charme, il fallait la saisir en personne. En chair et en os. Il fallait observer la perle de sueur sur sa lèvre supérieure, les petites aspérités sous les aisselles, là où les poils poussent. Il fallait la sentir, il fallait la *goûter*. Elle était une saveur à elle toute seule. C'est une des raisons pour lesquelles il m'a fallu si longtemps pour écrire ceci ; je pensais que je ne serais pas capable d'exprimer, avec de simples mots, l'essence de cette femme. Je pensais que *personne* n'en serait capable.

Un instant ! Tout ça fait trop sentimental, trop amoureux transi. Alors je répète, si vous permettez : je n'aimais pas Taylor Schmidt. Pas de façon romantique. Par contre, je l'aimais en tant qu'amie, je suppose. Bien sûr, il y avait en elle des choses que j'aimais. Son nom, par exemple. Aujourd'hui, la moitié des filles dans ce pays portent le nom de présidents médiocres (la semaine dernière, à Tompkins Square Park, j'ai vu une petite fille qui s'appelait Carter), mais en 1991, ça ne se faisait pas. Vous vous souvenez de Daryl Hannah dans *Splash* ? Elle voulait qu'on l'appelle Madison et Tom Hanks lui répondait que c'était un nom de rue, pas de femme, et ça faisait rire tous les spectateurs dans la salle. *Splash* est sorti en 1984. Dix-huit ans plus tard, Madison devenait le deuxième prénom féminin le plus donné aux nouveau-nés en Amérique. (Taylor apparaissait alors à la dix-huitième place.)

Mais en 1968, l'année où Taylor Schmidt est née, les vingt prénoms de fille les plus répandus étaient, dans l'ordre : Lisa, Michelle, Kimberley, Jennifer, Mary, Melissa, Angela, Tammy, Karen, Susan, Laura, Kelly, Amy, Christine, Patricia, Julie, Elizabeth, Tina, Cynthia et Pamela. Des prénoms traditionnels, pour la plupart. Une nana qui s'appelle *Taylor* ? Elle était d'avant-garde. Son nom ajoutait encore à son aura.

Sans parler de la manière dont elle le prononçait ! Non pas *TAY-lore*, comme aurait dit un plouc. *TAIL-er*. Comme si c'était le prince Charles qui l'appelait, ou Laurence Olivier. Ce nom, il sortait en roulant sur la langue. Et elle le portait à la perfection. Un nom comme ça, il faut que ça aille comme du sur mesure, non ?

TOTALLY KILLER

Il y a une autre chose que j'aimais chez elle : c'était la façon qu'elle avait de vous regarder comme une Miranda, avec une crainte admirative, ses yeux bleu acier grands ouverts exprimant l'attente, comme si ce que vous disiez était la chose la plus intéressante qu'elle ait jamais entendue. Comme si elle était en train de vivre une expérience spirituelle. Comme si elle avait trouvé sa religion dans vos paroles, dans vos yeux, dans votre sourire. Elle était comme ça au lit aussi. Avec elle, j'ai eu l'impression d'être tout à la fois John Holmes, James Bond et Casanova. La vraie vocation de Taylor, c'était le boudoir. Elle m'a fait des choses, et elle a fait des choses avec moi, que personne d'autre n'a jamais faites, et ne fera jamais...

Mais ceci n'est pas une longue lettre pour *Penthouse Forum*. Mon but, ici, n'est pas de me vanter ou, pire encore, d'évoquer mes souvenirs. Ce sont des visées plus élevées qui m'ont conduit à la machine à écrire, je vous assure. La concupiscence est une affaire privée, mais ce qui est arrivé à Taylor... les gens doivent le savoir. Les gens doivent savoir, les gens *méritent*, la vérité. Et je suis en mesure (je suis même le seul en mesure) de faire connaître cette vérité.

Car voyez-vous, comme Taylor, j'ai moi aussi été client de l'agence de recrutement Quid Pro Quo. Moi aussi, j'ai rencontré Asher Krug et Lydia Murtomaki, et je sais ce qui se passait dans ces bureaux austères lambrissés de chêne. Cela est essentiel pour assurer la compréhension de ce qui s'est produit. Absolument essentiel. Et si je ne peux pas prétendre être son ami le plus proche – il y en avait d'autres qui la connaissaient mieux que moi : Kim Winter, sa meilleure amie de la fac ; sa mère, Darla Jenkins ; même Jason Hanson –, j'étais son colocataire et, à ce titre, son confident. Taylor adorait jacasser, confesser ses péchés, pour ainsi dire, et j'ai eu la chance d'être la personne sur qui elle testait ses idées. Le fait qu'elle me considérait principalement comme une sorte de prêtre, comme l'éunuque du harem, a beaucoup contribué à lui délier la langue ; ça et le chardonnay bon marché qu'elle descendait copieusement presque tous les soirs.

Mais surtout, Taylor était, comme son idole, Anaïs Nin, une fervente adepte du journal intime, et j'ai eu accès à ce journal. C'est vrai, elle n'a jamais su que j'y avais accès (je fais mon mea culpa, je suis un fouineur), toutefois, mes activités à la Hardy Boys, bien que honteuses, m'ont fourni des aperçus sur une Taylor Schmidt que personne d'autre ne connaissait. Ni Kim Winter, ni Jason Hanson, ni sa misérable mère.

PROLOGUE

Personne. Je regrette de ne pas pouvoir écrire plus que ce qui est ici présenté. De ne pas pouvoir passer le reste de ma vie à étudier la sienne, comme les moines érudits d'antan se consacraient au Christ. Ah, si seulement j'avais les moyens de rédiger une biographie complète, d'interviewer ceux qui l'ont connue depuis l'école élémentaire, de passer du temps avec Darla, d'en apprendre plus sur son défunt père alcoolique, de retrouver les soixante-dix-sept types qui, comme moi, ont eu droit aux faveurs de Taylor. Rien de tout cela, hélas, n'est approprié à mon entreprise. Nous effleurerons son passé, il le faudra bien, mais ce qui nous concerne ici, ce sont les derniers jours de sa trop courte vie : la période qui va du jour où elle a quitté la maison préfabriquée de Warrensburg, dans le Missouri, dont sa mère était locataire, pour les pâturages plus verts de la ville de New York, jusqu'au jour de son retour à ce taudis, quatre mois plus tard, dans une boîte en plastique noire.

Taylor Schmidt. Morte à vingt-trois ans.

Son histoire n'est pas une histoire insignifiante, ses implications ont une portée considérable, et il est essentiel de la replacer dans son contexte historique. Tout ce qui s'est passé s'est passé à New York au cours de l'été et de l'automne 1991.

J'ai l'impression que c'était hier, que ça n'est pas si vieux que ça, mais nous sommes déjà en 2009. Parmi les enfants qui sont nés en 1991, il y en a qui ont déjà pris leur première cuite, fumé leur premier joint, perdu leur virginité. Pour avoir une vision claire des choses : Emma Watson, la charmante nymphette qui joue Hermione dans les *Harry Potter*, est née en 1990 ; Jamie Lynn Spears, déjà maman elle-même, est née en 1991 ; Frances Bean Cobain, l'enfant de l'amour de Kurt, en 1992.

Il faut en convenir, les années 1990 n'inspirent pas particulièrement la nostalgie. Mais un jour viendra où la signification de la première année de cette décennie apocalyptique apparaîtra plus évidente. La tonalité remarquable et l'importance de cette *annus mirabilis* ne sauraient être sous-estimées. Comme l'a dit une fois mon ami Walter Maddox, 1991 a été l'année 1969 de ma génération. Au cours de ces douze mois brefs, tout est devenu parfaitement clair : culturellement, politiquement, socialement – tout le toutim.

Vous avez l'opération Tempête du désert en gros titre. Dans notre grande naïveté d'avant la chute, nous pensions que cette guerre du Golfe n'avait pas un indice d'écoute suffisant pour mériter une suite.

TOTALLY KILLER

Vous avez Jack Kevorkian. Vous avez Rodney King.

Jeffrey Dahmer est arrêté, la nomination de Clarence Thomas est approuvée, Terry Anderson est libéré.

Robert Maxwell, le magnat de la presse britannique qui possédait le *Daily Mirror* ainsi que le *Daily News* de New York, se noie en tombant de son yacht au large de Grande Canarie – c'est, en tout cas, ce que dit le rapport d'enquête. Sa propre fille soupçonne un acte criminel, sans parler des partisans de la thèse du complot.

Ah, et l'Union soviétique, le Gros Ours, notre ennemi orwellien pendant plus d'un demi-siècle, se disloque. Comme ça, tout simplement, elle se disloque et chaque morceau suit son propre chemin, comme un foutu groupe de rock. Comme s'il s'agissait de Mötley Crüe, ou de Journey. Et le jour de Noël, rien de moins, le jour de la plus importante fête religieuse du monde capitaliste.

En 1991, ma génération, la génération MTV, les tire-au-flanc, *shin jin rui*, la génération X, atteint son zénith en matière de création. Vous avez *Slacker*, le film de Richard Linklater, et *Génération X*, le roman de Douglas Coupland, deux œuvres phares, sorties, respectivement, en juillet et mars. Bret Easton Ellis publie *American Psycho*. La série *Seinfeld* atteint son rythme de croisière. En septembre, le mouvement grunge fait son apparition avec *Nevermind* de Nirvana. (Enfin ! Divertissez-vous !) Trois ans plus tard, Kurt Cobain se butait – notre Altamont à nous. (Oh, bon, tant pis, peu importe.)

Les œuvres susmentionnées sont celles qui illustrent le mieux le zeitgeist X, ce que l'on a appelé la sous-culture des tire-au-flanc, dans laquelle les experts de la génération du baby-boom ont vu à tort de l'indifférence, alors qu'il s'agissait en fait d'un manque d'enthousiasme pour ce à quoi on nous proposait de prendre part. Nous étions une génération de "Bartleby le copiste" : nous préférions ne pas. Les anti-héros de Coupland, qui gâchent délibérément leurs années d'études en tenant un bar à Palm Springs. Extrait de *Slacker* : "Se mettre en retrait parce qu'on est dégoûté et être apathique sont deux choses différentes." Les pom-pom girls du clip de *Smells Like Teen Spirit* : vêtues de noir, défoncées, faisant tous les gestes habituels, encourageant l'équipe, mais sans l'encourager vraiment ; un encouragement *ironique*. L'ironie, plus que toute autre chose, était notre caractéristique principale. L'interprétation sarcastique de l'hymne des sixties, *Everybody Get Together*, sur

PROLOGUE

Nevermind (l'intro du titre n° 7), résume le sentiment collectif de cette époque : *Nous tournons en dérision votre idéalisme hypocrite, espèces d'enfoirés du baby-boom*. Comment s'étonner que le Prozac ait été si répandu ? Je prenais du Prozac, comme tous ceux que je connaissais, y compris Taylor.

C'était l'argent qui était à l'origine de notre mécontentement. Comprenez bien, de mémoire d'homme, nous étions la génération la plus pauvre, avec peu d'espoir de voir notre situation financière s'améliorer. La pauvreté était si inévitable qu'elle en devint chic, comme en témoignent les chemises de flanelle, les pantalons de toile et les grosses chaussures de travail. Comme William Strauss et Neil Howe l'ont fait remarquer dans leur superbe étude *Generations*, tous ceux de mon âge et moi étions partis pour devenir le groupe de bébés les plus démunis depuis les laissés-pour-compte de la génération perdue de Fitzgerald et Hemingway. Pour être honnête, *Generations* a été publié en 1991, c'est-à-dire juste avant qu'Internet n'explode et que certains de mes semblables trop sûrs d'eux ne profitent des tendances luddites de nos parents pour rééquilibrer la balance, dans une certaine mesure. Mais qui, à l'époque, aurait pu prévoir un renversement de fortune aussi radical ?

Le fait est que 1991 fut une année exceptionnellement mauvaise, financièrement parlant. Ce fut une mauvaise année pour être au chômage, et une année encore plus mauvaise pour être jeune diplômé sans expérience, avec un CV plutôt maigre et un emprunt étudiant à rembourser (j'ajouterai que les emprunts étudiants ne furent déductibles des impôts qu'avec l'arrivée de Clinton à la présidence). Vous voulez savoir à quel point les choses allaient mal ? En mai 1991, à la fin de la guerre du Golfe, George Bush *père* était au plus haut dans les sondages. Dix-huit mois plus tard, il perdait les élections. La raison de cet effacement comparable à celui des Chicago Cubs en 1969 ? Pour reprendre la célèbre explication donnée par James Carville : "C'est l'économie, dugland."

Bref, l'été 1991 était le pire moment de toute une génération pour se trouver dans la position de Taylor Schmidt.

Et c'est là que notre histoire commence.